

La seconde confiance

Lorsqu'un enfant vient au monde, il a alors une confiance naturelle, une « confiance primordiale » en ses parents. Le petit enfant ne connaît longtemps encore aucune peur. En lui surgit un être spirituel dans le monde formé de son corps vivant, il vit cependant encore dans une confiance archétype envers son origine, envers le monde spirituel. Ce n'est qu'avec la formation de l'âme, ce membre reliant le corps vivant et l'esprit, qu'il apprend à connaître la peur et, plus tard, le doute.

Lorsque chez un être humain, naît une idée nouvelle, alors son attention pensante adopte une forme déterminée, par exemple celle d'une phrase. Le moment de la com-préhension [ce qu'on prend-avec-soi, *ndt*] est analogue à une conception féminine, le devenir conscient d'une naissance à quelque chose. En tout acte de prise de conscience d'une idée l'âme consciente se renaît pour le dire ainsi en pleine confiance de son origine primordiale [*ursprung* pour les Germains = « saut archétype ou originel », *ndt*]. On peut remettre en doute une idée, laquelle existe déjà, mais au moment où elle est nouvelle, neuve, elle est vraie. Cet état ou situation, Rudolf Steiner l'exprime par cette phrase de méditation : « L'âme possède une confiance naturelle à l'égard du penser. »¹ On ne peut pas douter de cette confiance primordiale on ne peut douter, on ne le peut guère déjà parce que le doute lui-même est un penser et celui qui doute, possède la confiance primordiale en son idée de douter — c'est seulement qu'il ne le remarque pas.

Aussi longtemps que l'on vit dans cette confiance archétype, on ne remarque pas non plus le phénomène de la confiance : bref, une confiance est naturelle. Le doute est inconnu. L'être humain moderne, avec sa conscience dualiste émerge certes primitivement dans la confiance originelle avec tout acte de compréhension, mais il ne vit pas dedans. Il n'éprouve pas le processus du penser, il n'en connaît que « ses rejets », ses résultats. Assurément, celui qui peut exprimer la phrase de méditation ci-dessus, celui-là a la capacité de s'élever au-dessus de la conscience dualiste, il peut observer la situation à partir du processus du penser. Or acquérir cette expérience, c'est extrêmement difficile pour l'être humain moderne — tellement difficile que, le plus souvent, cette possibilité n'est principalement pas prise en considération.

Nous faisons usage de notre penser presque qu'exclusivement dans la « résolution de problème ». Nous avons des problèmes et nous voulons les résoudre le plus vite

1 Rudolf Steiner : *Die Schwelle der geistigen Welt — Le seuil du monde spirituel* (GA 17), Dornach 1987, p.9. [Édition allemande, *ndt*]

possible. Ainsi forçons-nous notre penser à aller chercher une offre dans la « boîte à outils » des solutions antérieures. Cela rend notre penser schématique, mécaniste, machinal — bref : automatique. Nous voulons toujours contraindre ce moment de confiance originelle. Mais avec cela nous nous barrons le chemin vers la découverte d'idées nouvelles et cela dessèche notre âme, « l'eau de la vie » lui fait défaut de plus en plus. La joie de la renaissance d'une idée se raréfie, la désillusion et la résignation sur ce qui est déjà connu, à la rigueur d'idées un peu plus variées, ne font que grandir. Cette situation est exprimées dans de nombreux contes par l'image du fils/fille puîné/e, le/la dernier/-ière-né/e et de l'aîné/e, le/la premier/-ière-né/e. Le puîné/ée passe pour l'idée fraîchement née ; l'aîné pour les schémas que l'on est allé chercher dans le passé. Les aînés sont souvent méchants ou ont des arrières-pensées, c'est-à-dire qu'ils ont une conscience dualiste. Le puîné, par contre, est candide [« *einfaßtig* », en allemand = « unipli », *ndt*] il ne connaît aucun doute — et, dans plus d'un conte, il peut de ce fait sauver l'aîné, le délivrer. Une image pertinente nous en est donnée dans le conte des Frères Grimm, *Das Wasser des Lebens — l'eau de la vie*, où l'aîné s'engage à cheval dans une gorge étroite et y reste bloqué : son cheval et lui ne peuvent ni reculer si encore faire demi-tour. Le puîné vient finalement à son secours et délivre l'aîné de cette situation — ce qui du reste n'empêche pas ce dernier de s'opposer à lui. En fin de compte, la conscience enfantine et moniste gagne, mais elle doit remporter cette victoire de haute lutte contre la résistance, laquelle conduit à l'amour de la fille du roi enchantée et rachetée.

Suspendre l'incompréhension

La question se pose donc : puis-je penser autrement ? — Prenons, par exemple, cette phrase tirée de la Bible : « *Je suis la porte. (...)* » (Jn 10,9) Pour la comprendre, je commence par réfléchir là-dessus et quelques associations surviennent aussitôt au sujet de ce qu'elle pourrait bien signifier. À un moment ou à un autre, je commence à pressentir que ces associations échouent. Qu'est-ce que je fais ? Le plus souvent, j'abandonne. Mais il y a une autre possibilité : Je me dis : « Arrête ton incompréhension en confiance, de sorte qu'une réponse puisse voler vers toi. Le sentiment d'incompréhension est désagréable, il nécessite une vertu, celle d'y séjourner un moment. Une telle confiance dans l'inconnu n'est guère une confiance originelle, elle n'est pas donnée d'avance, mais elle est nouvelle. Je m'assois là et j'essaie de faire face au fait que je ne trouve rien de convenable. Mais je me fie au fait que mon penser puisse changer de direc-

tion, si je ne perds pas le sujet de vue et que je reste concentré(e) dans ma méditation. Et lorsque là-dessus la concentration s'intensifie, je perds soudain tout le passé et une qualité toute nouvelle du penser commence à opérer. C'est une autre phrase de méditation qui s'y réfère à partir de l'œuvre de Rudolf Steiner : « Je me sens penser à l'unisson du courant événementiel de l'univers. »² Et aussi : « Je ne pense pas simplement, au contraire cela pense en moi. »³

Au concret — « *Je suis la porte* » — puis-je alors éprouver quelque peu, à savoir que la porte est une image de la *je-ité*. C'est le Je qui est en même temps pour maison [au sens antique égyptien, mais cette fois en conscience ! *ndt*], et pour son alentour, pour « la vie propre »⁴ à l'esprit qui appartient en même temps au monde spirituel. Un être-Je doit être capable de se séparer et de se distinguer des autres êtres-je spirituels, y compris d'autres personnes, mais doit être capable de communiquer avec eux, de se connecter avec eux — à l'instar d'une porte qui peut s'ouvrir et se fermer. Le « Je-Suis » est La porte — je suis la porte.⁵ L'image exprime à présent une expérience intérieure indescriptible : elle devient une « imagination »⁶ Une imagination n'est pas une représentation, aucunement une image extérieure, mais dans ce cas-ci une **expérience** du mouvement s'offrant en communiquant et dans le même temps son attention préservant toute son identité.

La condition préalable pour une telle entrée dans le courant de l'événementiel spirituel du monde est un nouveau genre de confiance, qui pourrait être désignée comme une « seconde confiance ». Celle-ci veut dire que peux laisser reposer tranquillement ma hâte, mon envie, un problème à résoudre, une réponse à une question et adopte une attitude concentrée — on devrait dire mieux : humble. En effet, je ne pas répondre à la question. Mais c'est mieux que donner une réponse fautive. Aussi longtemps que je maintiens cette attitude de non-compréhension, la seconde confiance vit en moi. Je ne sais guère si et quand une réponse me viendra — peut-être tout de suite, peut-être dans dix ans, peut-être jamais. La seconde confiance humble est l'attitude qui renouvelle le penser celle qui achève le penser par la rédemption conduite par le Christ. La seconde confiance est un renoncement à une réponse fausement contrainte. « *L'avenir procède du renoncement.* »⁷ — écrit Georg Kühlewind. À partir du renoncement au succès dans le monde du passé, à partir du renoncement à se contenter de réponses trop promptes.⁸ La seconde confiance peut former le commencement d'une méditation. La méditation elle-même signifie que j'entre consciemment dans le courant, dans la lumière de la compréhension. La conscience archétype qui nous fut of-

2 À l'endroit cité précédemment, p.12.

3 À l'endroit cité précédemment, p.11.

4 Voir du même auteur : *Theosophie — Einführung in übersinnliche Welterkenntnis und Menschen Bestimmung / Théosophie — Introduction à la connaissance suprasensible de l'univers et vocation de l'être humain*, (GA 9), Dornach 2003, p.44.

ferte s'affaiblit de plus en plus, les doutes se renforcent de plus en plus. Mais l'être humain ne peut apprendre la seconde confiance que dans cette situation et acquérir avec cela la vertu d'entrer dans le monde spirituel à partir de sa liberté. « *Que ceux d'entre vous qui entrent abandonnent ici tout espoir !* »⁹ « Levez-vous qui voulez entrer en confiance dans le nouveau ! — Cette phrase pourrait répondre de l'être humain moderne sur le seuil d'entrer dans le monde spirituel.

Die Drei 4/2024.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Laszlo Böszörményi, est né en 1949 à Budapest, a réalisé un parcours professionnel de 45 ans comme informaticien avec plus de 200 publications scientifiques et dirigé de nombreux projets scientifiques. De 1992 à 2017, il fut professeur en informatique à l'université Klagenfurt et directeur de l'Institut pour la technologie de l'information. Parallèlement à sa recherche et à son enseignement académiques, il apprit à connaître l'anthroposophie et, en 1978, rencontra Georg Kühlewind, une rencontre qui marqua sa vie. Il est aujourd'hui actif comme conférencier et directeur de séminaire pour des sujets anthroposophiques, principalement celui du cheminement d'exercices. Sont parus de lui des ouvrages tels que : *Mondenlicht — Sonnenlicht. Die Umkehr zur Quelle der wissenschaftlichen Denkweise* {Lumière de la lune - lumière du soleil. Le retour à la source de la pensée scientifique} (Francfort-sur-le-Main 2020) et *Georg Kühlewind — Ein Diener des Logos* {Georg Kühlewind - Un serviteur du Logos} (Stuttgart 2022

- 5 On peut éventuellement rétorquer que la phrase pourrait signifier autre chose — par exemple, que je ne peux accéder au monde spirituel seulement par le Christ, par l'expérience du « Christ en moi ». C'est correct, mais cela ne signifie guère de contradiction. Toute vraie phrase de méditation à plusieurs couches de vie qui ne se contredisent pas, mais s'enrichissent mutuellement. Comme les divers accords d'un quatuor à cordes.
- 6 Voir du même auteur : *Die Geheimwissenschaft im Umriß — La science de l'occulte en esquisse* (GA 13)
- 7 Georg Kühlewind : *Die Diener des Logos — Der Mensch als Wort und Gespräch [Les serviteurs du Logos - L'Homme comme parole et conversation]* Stuttgart 1981, p.141.
- 8 Une déformation, carrément une parodie de ce renoncement s'extériorise dans les efforts à transporter en lieu sûr le penser dans des machines. Le « renoncement » là-dessus même au/à penser est le contraire de la seconde confiance, c'est beaucoup plus de remplacer la confiance originelle par une machine. Dans le cas des schémas répétés cela se passe encore bien, mais la voie vers ce qui est nouveau nous barre encore plus la route bien plus que jamais.
- 9 Dante Aligheri : *La divine comédie : L'enfer*, 3ème Terzine dans la traduction de Richard Zoozmann — www.projekt-gutenberg.org/dante/goettko1/chap003.html